

# Samourai

de Fabrice Caro, par Denis Laujol

THEATRE DE POCHE



Samourai  
d'après Fabrice Caro  
Adaptation et mise en scène  
Denis Laujol.

Avec Hervé Piron. Collaboration artistique Julien Jaillot. Dramaturgie Fanny Esteve. Scénographie Noémie Vanheste. Création vidéo Lionel Ravira. Création sonore Marc Dautrepoint. Création lumière Candice Hansel. Costumes Solène Valentin. Peinture toile Eugénie Obolensky. Du 12 au 30 mars 2024, reservation@poche.be ou 02/649.17.27.

Bois de la Cambre, 1a, Chemin du Gymnase, 1000 Bruxelles poche.be

Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Cie Ad Hominem, de la Maison de la Culture de Tournai, de la Coop et Shelterprod. Avec le soutien de la Maison Culturelle d'Ath, de Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge. Avec l'aide du ministère de la culture de la FWB - service du théâtre. Avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard.

Adaptation et mise en scène **Denis Laujol** Avec **Hervé Piron** | Dramaturgie **Fanny Esteve** | Collaboration artistique **Julien Jaillot** | Scénographie **Noémie Vanheste** | Création vidéo **Lionel Ravira** | Création sonore **Marc Dautrepoint** | Création lumière **Candice Hansel** | Costumes **Solène Valentin** | Peinture toile **Eugénie Obolensky** | Remerciements **Quentin Chaveriat, Pierrette Laujol et la Compagnie des bois**. Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Cie Ad Hominem, de la Maison de la Culture de Tournai, de la Coop et Shelterprod. Avec le soutien de la Maison Culturelle d'Ath, de Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge. Avec l'aide du ministère de la culture de la FWB - service du théâtre. Avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard.

## REVUE DE PRESSE – Mars 2024

### Presse écrite

**La Libre** – Stéphanie Bocart – 15/03/2024

**Le Soir** – Catherine Makereel – 27/03/2024

### Radio / Télévision

**BX1 – LCR** – David Courier – 07/02/2024

**RCF** – Adèle Sierra – 13/03/2024

**Radio Panik** – Palmina Di Meo – 17/03/2024

**RTBF – La Première** – Jérôme Colin – 19/03/2024

### Web

**Brussels is yours** – Carole Cornet – 10/03/2024

**Rue du théâtre** – Isabelle Spriet – 05/4/2024

**Rue du pont de l'arche** – Gérard Plaine – 08/04/2024

**PRESSE ECRITE**

# “Samourai”, l’antithèse drôlissime et navrante du guerrier contemporain

**Scènes** Denis Laujol adapte et met en scène le roman très métaphysique de F. Caro.

Critique Stéphanie Bocart

On avait été conquis en 2020, au Poche, par *Zaï Zaï*, adaptation créative par le Collectif Mensuel de la BD déjantée *Zaï Zaï Zaï Zaï* de Fabcaro. On avait également été enthousiasmé par les solos *Le Champ de bataille* et *Fritland*, tous deux créés au Poche en 2019 et mis en scène par Denis Laujol.

Alors, imaginez ! Si vous mélangez les univers de Fabrice Caro et Denis Laujol et les secouez bien, vous obtenez un cocktail explosif : *Samourai*, un seul-en-scène décalé et jubilatoire tiré du roman éponyme, très métaphysique, de Fabrice Caro par Denis Laujol.

## “Un roman sérieux”

Alan Cuartero, la quarantaine, traverse deux épreuves douloureuses : son ami d’enfance, Marc, s’est suicidé, et sa petite amie Lisa l’a plaqué pour Paul, un professeur de lettres. Alan aussi aime la littérature. Il s’est essayé à l’écriture d’un premier roman, mais celui-ci a été un vrai flop. Au moment de le quitter, Lisa lui a d’ailleurs jeté à la figure : “Tu veux



AURORE MARTIGNONI

Hervé Piron campe à merveille Alan, un type dépassé par la vie et ses ambitions.

pas écrire un roman sérieux ?”

C’est l’été, les cigales chantent et Alan compte donc bien mettre ce temps à profit pour écrire “un roman sérieux”. “Je vais plonger dans l’écriture avec l’acharnement d’un guerrier samourai”, assure-t-il. Dans le même temps, ses voisins lui ont demandé de “surveiller” leur piscine. Puis, il y a ses amis, Jeanne et Flo-

rent qui, pour sortir Alan de sa “dépression”, se sont mis en tête de lui dénicher une copine.

Si vous mélangez les univers de Fabrice Caro et Denis Laujol et les secouez bien, vous obtenez un cocktail explosif : “*Samourai*”, un seul-en-scène décalé et jubilatoire

Evidemment, rien ne se passe comme prévu. Alan ne parvient pas à écrire une ligne convenable ni à tomber amoureux et la piscine verdit à mesure qu’elle est envahie de petits insectes.

Fabrice Caro maîtrise l’art de l’absurde : *Samourai* est l’antithèse drô-

lissime et navrante du guerrier contemporain. Hervé Piron excelle dans le rôle d’Alan, anti-héros délicieusement névrosé et totalement dépassé par la vie et ses ambitions.

Au fil de la pièce, le vernis craque de toutes parts. À force de vouloir sauver la face, Alan s’enfonce dans ses frustrations, ses angoisses et ses désillusions. Plus il tergiverse, plus la piscine verdit.

## Une scéno aux allures bédéesques

Adapter un roman pour la scène n’est jamais aisé, car il faut poser les bons choix, ceux qui permettent au texte de garder tout son sens et sa vitalité, et ceux qui permettent de s’appuyer sur la théâtralité du récit. Une fois encore, Denis Laujol relève ce défi dignement. Il a élagué et resserré ce monologue pour en livrer les axes principaux, sans vider le propos de sa saveur dramatique et désopilante.

Evidemment, rien ne se passe comme prévu. Alan ne parvient pas à écrire une ligne convenable ni à tomber amoureux et la piscine verdit à mesure qu’elle est envahie de petits insectes.

→ Bruxelles, Poche, jusqu’au 30 mars – 02.649.17.27 – <https://poche.be>

# « Samourai » au Poche : itinéraire d'un loser magnifique



Denis Laujol adapte à la scène le roman best-seller de Fabcaro, portrait d'un inadapté entêté. Pas facile de transposer le style si particulier de Fabcaro, mélange entre existentialisme dépressif et humour absurde.

## CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★☆☆☆

Prenez *La piscine*, film culte de Jacques Deray, et remplacez le resplendissant Alain Delon par le minable Alan Cuartero. Et tant que vous y êtes, changez le bleu turquoise de la piscine par une couleur verdâtre. Pas de sublime Romy Schneider près de cette eau grouillante d'éléments proches de la décomposition puisque c'est surtout une solitude envahissante qui tient compagnie à Alan, écrivain raté échoué sous le parasol et double à peine caché de Fab(rice) Caro, auteur de *Samourai*, aujourd'hui adapté au Théâtre de Poche.

Les BD et romans de Fab(rice) Caro titillent décidément la scène. Après le collectif Mensuel qui s'était piqué de transformer *Zai zai zai zai* en road trip théâtral et photographique, c'est désormais Denis Laujol qui donne corps au mémorable loser de *Samourai*. Et surtout à cette fameuse piscine, miroir des remous existentiels d'Alan, formidablement évoquée par le décor de Noémie Vanheste. Dessinée sur un rouleau de papier géant, elle renvoie à l'univers graphique de l'auteur et accueille des projections vidéo qui rythment visuellement l'in-

trigue. Imposante, elle devient presque le personnage principal de cette histoire qui témoigne d'un naufrage humain.

Depuis que sa copine l'a quitté, Alan traîne dans son peignoir et ses slashes à la recherche de la bonne idée pour son prochain roman. D'autant que son ex a blessé son orgueil en lui lâchant cette question, avant de rompre : « Tu veux pas écrire un roman sérieux ? » Blessé au vif par cette remarque, Alan cherche donc un sujet « sérieux » tout en s'occupant de la piscine de ses voisins pendant leur absence. Il est désormais déterminé à appréhender la littérature avec la discipline d'un samourai. Mais rien ne se passe comme prévu : l'eau de la piscine déperit à vue d'œil en même temps que ses tentatives de pondre un roman profond et épique sur l'histoire de sa famille qui a fui le franquisme. Sans compter qu'il doit consoler la mère de son copain d'enfance, qui vient de se suicider.

A l'adaptation, Denis Laujol a raboté le roman mais en a gardé le suc névrotique. Pas facile d'adapter à la scène le style si particulier de Fabcaro, mélange entre existentialisme dépressif et humour absurde. Dans le rôle d'Alan, Hervé Piron promène un cafard très nonchalant auquel il manque un peu de cette énergie désespérée qui fait le sel de l'écriture. Le comédien parvient malgré tout à faire vivre, à lui seul, une flopée de personnages improbables, comme ces femmes avec qui ses amis s'acharnent à essayer de le maquer. A défaut de rire franchement, on sourit des déboires de cet inadapté de la vie qui se prend d'amitié pour les bestioles qui peuplent la décadente piscine. Chronique d'un auteur désillusionné, *Samourai* n'a pas le tranchant du roman mais sabre quand même gaiement dans nos malaises contemporains.

Jusqu'au 30/3 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Dans le rôle d'Alan, Hervé Piron promène un cafard très nonchalant. © AURORE MARTIGNONI.

# « Rivoluzione e Nostalgia » : retour à l'essence de la puissance de Verdi

Créé par le metteur en scène Krystian Lada et le chef Carlo Goldstein à partir des 16 opéras de jeunesse de Verdi, « Rivoluzione e Nostalgia » questionne la forme opéra et fait triompher la musique.

## CRITIQUE

GAËLLE MOURY

★★★★☆

Au départ, l'idée de travailler sur les opéras de jeunesse de Giuseppe Verdi, 16 œuvres plus ou moins connues qui recèlent des moments musicaux géniaux parfois insoupçonnés. Mais l'idée aussi de questionner la forme opéra, de se demander ce qui fait entrer le répertoire dans le XXI<sup>e</sup> siècle. « Si on compare les opéras des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à ceux du XX<sup>e</sup>, on constate que, dans une certaine mesure, ceux du XX<sup>e</sup> siècle étaient beaucoup plus prudents et conservateurs », nous confiait le metteur en scène Krystian Lada à quelques jours de la première de *Rivoluzione e Nostalgia*. « Dans toutes mes mises en scène, et pas seulement dans ce projet, j'essaie toujours d'examiner l'ambition de l'opéra et de la prendre au sérieux. J'essaie de comprendre pourquoi Verdi était un maître. Et je pense que ce n'était pas seulement lié à la beauté du chant. Il est un maître parce qu'il s'est permis d'inventer des

choses, de faire des choses qui n'avaient jamais été faites auparavant. »

Pour toucher à l'essence de ce que sont les opéras de Verdi, et y rester fidèles – tout en « enfreignant les règles parce que c'est bien plus amusant » –, Krystian Lada et le chef Carlo Goldstein ont donc utilisé (uniquement) une musique préexistante, mais

*J'essaie de comprendre pourquoi Verdi était un maître. Et je pense que ce n'était pas seulement lié à la beauté du chant. Il est un maître parce qu'il s'est permis d'inventer des choses*

Krystian Lada  
Metteur en scène

”

construit avec *Rivoluzione e Nostalgia* une nouvelle histoire découpée en deux soirées. Se saisissant pour l'occasion de deux notions au cœur de la démarche du compositeur italien : la révolution et la nostalgie.

« Que restera-t-il de notre époque ? », de nos actes, de nos décisions ? Nous sommes en 1968, étudiants et travailleurs s'unissent autour d'une même volonté de changement. Soit le contexte de *Rivoluzione*, premier volet du diptyque recomposé par le duo Lada/Goldstein, une pièce de 3 h 30 se développant de manière linéaire en trois actes (avec entracte après le second), dans la pure tradition verdienne.

Dans *Nostalgia*, deuxième soirée de cette proposition (une spirale de deux heures sans entracte), on retrouve les mêmes protagonistes ou presque, mais

au début du XXI<sup>e</sup> siècle, dans une galerie d'art où les souvenirs de leur jeunesse (et leurs illusions perdues ?) vont rejaillir à la surface.

Lors des deux soirées, deux dispositifs voisins où la vidéo – brillamment réalisée par Lada et Jérémy Adonis – tient une place centrale et répond naturellement à la musique. Elle prend aussi la place des récitatifs, expliquant l'action qui se déroule sous nos yeux. Car l'idée géniale de cette proposition est aussi un peu sa limite : puiser au cœur d'une musique préexistante implique de s'en approprier les paroles, ce qui crée certaines conceptions paradoxales.

Mais cette proposition ambitieuse reste à bien des égards assez captivante, et servie par des chanteurs pleinement investis. On retiendra notam-

ment le chant d'une délicatesse extrême de la merveilleuse soprano polonaise Gabriela Legun (qui incarne à la fois Cristina, une étudiante en cinéma en 68 et sa fille Laura 50 ans plus tard). L'investissement total d'Enea Scala dans le rôle de Carlo, ouvrier, ou encore la piquante et riche galeriste incarnée par Helena Dix. Sans oublier la partition remarquablement servie par Carlo Goldstein et l'orchestre de La Monnaie, qui déploient les multiples couleurs de la musique de Verdi avec une intensité folle. À l'image de la grandiose conclusion de ces deux soirées sur l'iconique « Va, pensiero », dont les paroles résonnent sous un jour nouveau encore.

*Rivoluzione e Nostalgia*, jusqu'au 7 avril à La Monnaie. Infos : [www.lamonnaie.be](http://www.lamonnaie.be)

**Gabriela Legun, merveilleuse soprano polonaise, incarne à la fois Cristina, une étudiante en cinéma en 68 et sa fille Laura 50 ans plus tard, avec toujours une délicatesse extrême.**

© KARL FORSTER



**RADIO / TV**



## LCR – Hervé Piron et Denis Laujol

Le 13/03/2024



Disponible ici : <https://www.youtube.com/watch?v=BGQvdqbRHXo&t=633s>



Le 19/03/2024

Denis Laujol dans « Entrez sans frapper »



Disponible ici : <https://auvio.rtbf.be/media/entrez-sans-frapper-entrez-sans-frapper-3170929>

**WEB**



## Denis Laujol: « Il y a une urgence de rire! »

← Précédent Suivant →



Par Carole Cornet  
Le 09/03/2024

*Comédien, metteur en scène et artiste associé au théâtre de Poche à Bruxelles, Denis Laujol est un artiste incontournable de la scène belge. Ses mises en scène, telles que « Pas Pleurer », « Fritland », « Le Champ de Bataille », « Je ne haïrai pas » et « Kung fu », ont rencontré un franc succès auprès du public et de la critique. Du 12 au 30 mars, il revient avec « Samourai », une nouvelle pièce qui promet d'être tout aussi intense et percutante que ses précédentes créations. C'est l'occasion de rencontrer cet artiste passionnant, aux propos bien tranchés et à l'engagement sans faille.*

Nous avons rendez-vous avec Denis Laujol au Théâtre de Poche, c'est en début de saison. Il ne fait pas encore froid et nous nous installons à la table dehors.



Nous avons déjà fait une interview de **Zenol Laci** lorsque Fritland allait seulement jouer pour la première fois. C'était il y a combien de temps déjà ? 4 ans ?

**Denis Laujol** : C'était avant le Covid...oui. Ce qui a de bien avec ce spectacle c'est qu'il se réinvente. On l'a fait avec des musiciens, sans musiciens, en extérieur, en intérieur, au Kosovo. Cette expérience a été dingue. A chaque fois qu'on le reprend, c'est un bonheur. Parce que c'est une pièce qui permet de se réinventer, c'est ça qui est beau. J'espère qu'on le fera longtemps encore.

De quoi est composée ta saison ?

Là je travaille sur ma prochaine création qui est « Samouraï » d'après Fabrice Caro, ici au Théâtre de poche. C'est un roman dont j'ai fait l'adaptation. C'est un monologue. Nous avons commencé à tourner parce que l'histoire se passe en été, il a fallu anticiper un peu tout ça. Après il y a des reprises, disséminées dans l'année, notamment « Champs de bataille », qu'on reprend encore pas mal. Et puis, il y a aussi une proposition d'Olivier Blin dont je ne peux pas encore parler parce que je ne sais pas encore si ça va se faire. On va semer des petits cailloux pour la saison d'après parce que comme je suis artiste associé ici, on fait une création par an et ça aussi il faut anticiper.

« Samouraï » est une adaptation d'un livre, « Champs de bataille » aussi. C'est un exercice que tu aimes bien ? Comment ça se passe ? Tu lis un livre, tu as envie de l'adapter ?

On entretient une étroite collaboration avec Olivier Blin, qui est directeur ici... et ça depuis que j'ai fait « Porteur d'eau », qui parlait de mon parcours sur le cyclisme, il y a un paquet d'années maintenant... Depuis tout ce temps, c'est un ping-pong ; soit c'est moi qui lui propose quelque chose et il me dit oui ou non ; soit c'est lui qui me propose quelque chose et je vois si je trouve là-dedans de quoi faire mon miel. Mais c'est vrai que ce sont souvent des adaptations ou des récits de vie. On commence à me demander des adaptations pour des pièces que je ne mettrai pas en scène, je me spécialise un peu là-dedans... j'aime beaucoup ça. Trouver dans un roman quelle théâtralité on peut y mettre, c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup. Tout en restant fidèle au récit. En trouvant là-dedans qu'est-ce que c'est qui nous parle aujourd'hui ? Qu'est-ce qui peut faire écho avec le monde actuel ? Et avec mes obsessions personnelles (rire) !

Samouraï est une comédie ?

Pendant le Covid, j'ai eu envie de faire une comédie. J'ai toujours bien aimé l'humour au théâtre. J'avais tellement besoin de rire et de faire rire. Je trouve que c'est tellement vital aujourd'hui de faire rire ! Pas faire rire avec n'importe quoi mais de travailler sur l'humour...rire ensemble. On explique que la fin du monde est pour demain, qu'il y a l'urgence écologique... Je pense aux ados, cette génération morfle très fort, elle s'est prise en pleine tête le Covid, les attentats, les marches pour le climat -même si c'est très bien. Il y a une urgence de rire et de désacraliser un peu les choses. C'est ça qui me plaît chez Fabrice Caro et dans ses personnages...



Justement, parlons de ce personnage principal...

C'est un personnage qui règle un peu ses comptes, quand même. C'est, comme dans Champs-Bataille, l'homme blanc occidental contemporain qui n'a pas trop de soucis financiers et qui voit son petit monde privilégié se fissurer largement. Dans Champ de bataille, c'était vraiment le sujet, autant que l'adolescence : la crise de la quarantaine, de la cinquantaine... Un homme-Dieu sur son trône - c'est la raison pour laquelle on le mettait sur des toilettes - qui voit son monde s'écrouler : son monde amoureux, sa représentation de l'amour se fissurent quand son fils lui tend un miroir pas très glorieux de lui-même. Il se demande s'il n'a pas foiré sa vie. Le monde est en train de lui échapper et il se confronte à la violence du monde. C'était déjà vraiment ça dans Champs de Bataille. Je parle de ça parce qu'avec Samouraï il y a quand même des ponts. Le personnage dans Samouraï, c'est un écrivain pas très brillant qui se cherche une cause, qui se cherche un récit, et qui est en train de tomber dans une dépression profonde. Alors moi, je trouve ça très drôle. Quelqu'un qui est en dépression, je trouve ça toujours très drôle.

### Pourquoi trouvez-vous ça tellement drôle ?

*Parce que ce personnage est un mélange de lucidité et de contradictions. On a envie de l'aimer et de rire avec lui, mais aussi de le secouer et lui dire de changer son fusil d'épaule. Il est enfoncé dans ses incertitudes, ses fausses idées sur ce qu'il doit être, comme beaucoup d'hommes de sa génération. Il a des réflexes périmés qu'il doit interroger.*

*C'est ce qui me plaît chez Fabrice Caro : il brasse des sujets profonds. Dans Samourai, le personnage se met en tête d'écrire sur la guerre d'Espagne, alors que bon... il faut reconnaître que ce qu'il fait est un peu minable. J'aime dire à l'acteur : « Il est peut-être pas très loin de se tirer une balle » car c'est l'urgence vitale qui est intéressante. La dépression n'est pas de l'apathie, c'est une hypersensibilité. Le cerveau travaille trop vite, mais ne se met pas en action. C'est une grande souffrance, car on est paralysé et le cerveau invente plein de choses.*

*Le personnage est au bord d'une piscine. Ses voisins lui ont confié la mission complexe de mettre deux galets de chlore par semaine (rire). C'est trop compliqué pour lui, il arrive à foirer (rire) ! Il se pose plein de questions, observe les bestioles et profite de ce moment pour écrire son roman qu'il sent germer en lui. Il a plein d'idées, mais n'écrit pas une ligne. La piscine devient verte. Ses amis, en couple, veulent le caser. Il rencontre des filles qui sont toutes plus chouettes les unes que les autres, mais il n'a pas envie. Ce qui me fait rire chez les gens en crise, c'est leur lucidité sur la nature humaine, y compris ses aspects négatifs.*



**Je vais revenir un peu en arrière pour parler de ton parcours... Tu es né à Agen, en France. Tu y as vécu jusqu'à ton adolescence, en 1989. Comment cette passion pour le théâtre est-elle née ?**

*Au départ, c'est ma maman qui m'a inscrit à un cours de théâtre quand j'avais 11 ans, je crois. J'ai fait du théâtre pendant plus de 10 ans, sans trop m'y intéresser et sans avoir de grandes révélations. Pourtant, je jouais toutes les semaines, et nous allions dans tous les villages pour faire les spectacles de Noël et les spectacles amateurs. Je passais beaucoup de temps à faire du théâtre, mais je ne m'en rendais même pas compte... En fait, ce qui m'intéressait, c'était le cyclisme.*

**C'était ta deuxième passion.**

*Mon rêve de gosse, c'était de faire le Tour de France, d'être coureur cycliste.*

### Mais tu en as fait de manière professionnelle ?

*J'ai pratiqué le cyclisme à haut niveau, mais pas en tant que professionnel. Au moment où j'ai eu 20 ans, je n'étais pas assez costaud, ni mentalement ni physiquement, pour être coureur cycliste. J'ai des amis qui ont fait le Tour de France et qui ont été des coureurs professionnels. Ces coureurs sont des monstres, des gens qui ont un seuil de douleur incroyable. Par exemple, lors des tests en cyclisme, je tenais deux minutes, tandis qu'eux tenaient cinq minutes. C'est uniquement dans la tête, dans la capacité à souffrir et à se dépasser. La compétition, ce n'était pas pour moi. Je suis arrivé à un point où j'ai touché mes limites. J'ai développé de l'anorexie, à force de vouloir trop bien faire, de vouloir peser le moins possible et d'être le meilleur. J'ai fini par mettre ma santé en danger. Je pesais 54 kilos.*

### Tu avais quel âge à ce moment-là ?

*Ça a commencé à déconner quand j'ai eu 19 ans. Entre 19 et 20 ans, c'était vraiment très dur. J'abandonnais mon rêve tout doucement et il a fallu beaucoup de temps pour digérer ça.*

*Je perdais du poids, j'ai atteint 54 kilos, puis je remontais à 75. J'étais dans une espèce de yoyo infernal.*

*Mes parents m'ont envoyé voir un psy. Il m'a dit : « Tiens, c'est marrant, vous aimez raconter des histoires ? Est-ce que c'est vraiment la compétition qui vous intéresse ? »*

*En fait, j'ai toujours été meilleur quand j'étais équipier. C'est d'ailleurs ce que raconte Porteur d'eau. Ce qui m'intéressait, c'était d'enfiler un costume, de me raser les jambes, de me transformer, de raconter une histoire et de jouer.*

*Le psy m'a dit : « Avec tout ce que vous me racontez, vous devriez essayer le théâtre. » En fait, j'en faisais déjà. Mais il m'a fait réfléchir à ma passion d'une autre manière. Il faut savoir que dans une petite ville comme Agen, c'est difficile. J'étais au milieu des rugbymen. Moi, j'étais une crevette même je m'entraînais dix fois plus qu'eux. Eux, ils buvaient et draguaient toutes les filles. Et moi, j'étais tous les clichés qu'on peut mettre sur quelqu'un de différent... tout en gardant une façade respectable. J'étais toujours délégué de classe, j'étais toujours bon élève, mais de temps en temps, la carapace se fissurait.*

Justement, tu disais dans une interview que c'était comme si tu portais un masque...

*Parce qu'en fait, l'hiver, par exemple, quand on s'entraînait moins, je me sentais étouffé. Il y avait quelque chose en moi qui voulait s'exprimer, mais qui ne pouvait pas. C'était dur, dans cette petite ville de province. Le rapport à la norme était très strict.*

*Je ne veux pas généraliser, car il y a de tout, bien sûr. Mais quand je suis arrivé à Toulouse, j'ai rencontré des gens qui me ressemblaient. Tout à coup, j'ai pu écouter Leonard Cohen (ou d'autres artistes), aller à des soirées poésie sans me soucier du regard des autres. Tout est devenu tellement plus facile.*

*Après, j'ai commencé à faire du théâtre là-bas. En un an, je suis devenu intermittent du spectacle. J'ai joué au Dénéaté, à la Tournée... Puis j'ai rencontré un excellent comédien, un peu déjanté, un genre de Bukowski à l'époque.*

*Philippe Dupeyron, c'était son nom. Un très grand comédien qui avait travaillé à Toulouse et accompli beaucoup de choses. Mais à cette époque-là, il était en plein déprime. Avec notre association étudiante, nous l'avons remis à flot. Il a recommencé à nous donner des cours, mais de temps en temps, il craquait. Il me filait alors les cours en me disant : « Vas-y, occupe-toi des élèves. »*

*Et nous voilà devant 20 étudiants ... Mais j'avais une gnaque et un égo de fou. C'est lui qui m'a dit : « Ne reste pas là. Si tu as envie de faire du théâtre. Ici, tu vas végéter. » Il a ajouté : « il faut que tu voies du monde. Il faut que tu bouges. Le théâtre, c'est ça. Il faut se confronter. » J'ai donc passé des concours d'entrée dans les écoles de théâtre en France. Je me suis fait rétamer (rire).*

**Ah bon ? Au Conservatoire national ?**

*C'était 1 500 ou 2 000 candidats pour 15 places. C'était un peu normal, mais ça m'a fait beaucoup de bien. Et, au dernier concours que je passais, il m'a dit : « Va voir en Belgique ». Et j'ai trouvé l'INSAS... C'est très drôle d'ailleurs, parce que j'étais tombé sur Lorent Wanson, qui m'a aidé à écrire « Porteur d'eau » aussi par la suite. Et pendant l'entretien qu'on a eu avec lui, on a parlé que de vélo. Mais c'était génial, parce que justement, en Belgique, on s'intéressait à qui tu étais et pas uniquement à ta performance.*



**Justement, en arrivant à l'INSAS, tu as vécu comment cette période ? Tu te sentais à ta place, plus qu'à Toulouse ?**

*En Belgique, oui, clairement, je me suis senti plus à ma place... Il y a quelque chose avec l'esprit, justement, et l'humour qui peut y avoir ici qui m'a plu. Non, c'était formidable. L'INSAS, ce n'était pas facile parce que... Oui, il faut passer des concours. La famille est loin, tu es tout seul, tu es un Français . Ce n'est pas évident.*

**C'était difficile l'intégration ?**



*Je me suis rendu compte assez vite qu'on était vite entouré de Français. On fabriquait une petite famille de cœur comme ça, mais pas que. Franchement, il ne faut pas se plaindre. C'était quand même une chouette époque. Je n'ai que des bons souvenirs de ça, à peu près. Et puis, moi qui voulais faire de la mise en scène, je suis devenu comédien. J'ai découvert le plaisir de jouer.*

**Mais en sortant de l'INSAS, tu es comédien, tu ne touches pas à la mise en scène, alors ?**

*Je en avais pas envie, mais je ne savais pas très bien comment il fallait faire. Et puis surtout, j'avais beaucoup de boulot. Ensuite, j'ai eu mon premier enfant. Il y a eu plein de choses. J'avais un bouquin que je voulais absolument monter, qui s'appelait « Mars », de Fritz Zorn, et dont je faisais l'adaptation petit à petit. Dès que je pouvais me plonger dans le bouquin, je travaillais dessus. Et puis, un jour, je me suis lancé. C'est un bouquin absolument fondamental pour moi et que j'ai beaucoup offert et qui change la vie en général de ceux à qui je le donne.*

**Qu'est-ce qui te plaît autant dans la mise-en-scène ?**

*Je ne sais pas. C'est un peu la même chose que je te disais sur le cyclisme, que j'aimais être autant équipier que devant. Il y a un truc de faire advenir quelque chose chez l'autre, j'adore. Je ne sais pas si c'est de la trouille d'être devant ou je n'en sais rien, mais en tout cas, vraiment, franchement, je ne sais pas trop même encore maintenant...*

*Maintenant, je me suis beaucoup orienté sur les monologues parce que ça s'est fait comme ça. J'ai commencé par en porter deux et puis après, j'en ai fait plusieurs à la suite et puis finalement, je me suis un peu spécialisé. Il va falloir que je refasse des trucs avec un peu plus de monde. Mais le rapport qu'on a avec un acteur ou une actrice seule sur le plateau, c'est fantastique. C'est génial, c'est à la vie, à l'amour. Il y a un truc d'amour, de compréhension, de connivence. Je sais, quand je vois un acteur ou une actrice sur le plateau, je sais à quel moment il va buter sur le texte. Je vis le truc exactement de la même façon que lui ou elle. D'ailleurs, en général, il faut que j'éteigne la lampe de régie parce que sinon, je joue.*

**Un rêve un peu fou que tu aimerais réaliser ?**

*On a envie, un jour ou l'autre, d'essayer d'aller vivre un temps à l'étranger. Ma petite famille et moi avons deux destinations en tête. La première serait de passer au moins un an à la Réunion. Ma compagne adore cet endroit et nous y sommes déjà allés. C'est vrai que c'est un endroit extraordinaire. Il y a un métissage unique, une qualité de vie incroyable et une certaine lenteur qui est très agréable. On est dans le monde, on est au centre du monde. Il y a toutes les contradictions, et j'adore ça.*

*Et puis moi, j'adore aussi l'Espagne, le sud de l'Espagne. C'est un truc qui me travaille un peu. J'ai encore envie de bouger. Je crois qu'il faut le faire un jour ou l'autre, parce que si on ne le fait pas, on le regrettera. On le fera, c'est certain.*

**Je vous le souhaite...**



**Carole Cornet**

AUTEUR

Après des études en communication - journalisme, j'ai travaillé durant de nombreuses années dans la communication. Je suis devenue journaliste pour : le Petit Journal de Hong Kong, Femme Expat, le courrier du Vietnam, ... Accro à l'écriture, au web et à la blogosphère, il me paraissait évident d'en faire mon métier.

## Tiens-toi à Caro !

Par Isabelle Spriet  
Le 05/04/2024

*Gageure que de résumer le roman « Samourai » de plus de deux cents pages du très prolifique Fabrice Caro (aussi auteur de bandes dessinées et musicien) en vingt-cinq pages et de l'adapter en un monologue pour la scène.*

*Défi réussi pour Denis Laujol qui n'est pas à son premier essai puisque c'est à lui aussi que l'on doit l'adaptation de « Champ de bataille » de Jérôme Colin interprété par Thierry Hellin.*

De prime à bord, l'histoire est simple : Alan, écrivain sans succès, quitté par Lisa qui lui a prodigué un ultime conseil, celui d'écrire un roman sérieux, est chargé de surveiller la piscine de ses voisins absents. Une charge pas des plus désagréables qui lui laisse toute la latitude pour rédiger et penser. Remontent à la surface le décès de son père quand il est enfant, le suicide de son meilleur ami, les appels récurrents de la mère endeuillée, les soirées spectacle ou fiesta, le manque de notoriété,...

Ce seul-en-scène porte un regard lucide, caustique, humoristique sur les relations humaines et la création littéraire. Si les problèmes soulevés sont lourds émotionnellement (dépression, solitude, dispute, éducation, franquisme,...), ils résonnent en tout un chacun sans empêcher de rire de bon cœur. Cela tient de l'interprétation et de la pertinence des affirmations et interrogations telle que, par exemple, « pourquoi quand le cerveau dit non, la bouche dit oui ? », ainsi que des fantasmes évoqués dont celui d'interviews avec une super vedette de la télé.

Hervé Piron, coincé au bord d'une piscine (un bord de scène est aussi proposé aux spectateurs), occupe tout l'espace de par sa présence corporelle et sa voix qu'il module, varie, adapte aux répliques qui font mouche, à l'instar des notonectes, insectes aquatiques indésirables et envahissants ! Sans cesse, alternent superficialité et profondeur dans une scénographie époustouflante qui allie le clin d'œil aux bandes dessinées de l'auteur et la magie du théâtre puisque la piscine semble bien réelle ! Un extraordinaire ajustement des éclairages, une bande son et un usage de la vidéo en complémentarité et symbiose efficaces laissent la part belle à nos pensées intimes et notre imaginaire.

# RUE DU PONT-DE-L'ARCHE

## Samourai

Le 05/04/2024

Par Gérard Plaine

Le seul en scène d'Hervé Piron dans l'adaptation théâtrale de **Samourai**, spectacle signé Denis Laujol, honore le personnage qu'il interprète: Alan Cuartero, double (à peine) fictif du prolifique Fabrice Caro, dans une exaltation à rebours du tout sociétal. Loser, antihéros, dépressif chronique, asocial embringué dans l'absurdité des injonctions *positives*, il parvient malgré tout (ou justement?) à faire rire. Car c'est tout ce qui reste au faible affronté à un monde trop "fort": faire rire. Faire rire de soi, mais soi-même. Prendre l'initiative de la dérision.

Comme dans **Le discours**, du même Fabrice Caro, le mépris apparent des personnages secondaires (qui, précisément, n'apparaissent pas) est relativisé par le fait que le "héros" ne les fantasme pas, mais les "ludifie", d'une certaine façon: devenus des sortes d'épiphanies mentales, ils se marient à merveille dans la psyché mouvementée du personnage d'Alan\*. Son monde passe par lui, il l'organise, il en joue, et c'est alors qu'il n'est plus joué par le réel, mais le maîtrise et le restitue à sa manière. Il n'en a plus peur, il en jouit même.

On dirait presque dire qu'au filtre de son art, la médiocrité des personnages évoqués s'est adoucie. le monde pourrait être meilleur, mais il pourrait aussi être pire. Alan n'est pas devenu indulgent, mais il fait avec. Et pourquoi ne pas voir dans cette adaptation (fidèle à l'auteur du livre) une allégorie de la nature démocratique - apoétique - de notre vieille société aux mœurs *frustées*, usées par l'usage?

L'antiphrase du titre annonce l'ironie du propos: nous ne serons pas dans la complaisance pleurnicharde mais dans le domaine du *logos*. Dans le domaine de l'écriture, car Fabrice Caro-Alan est un écrivain, c'est-à-dire quelqu'un qui, comme le précisait un jour Philip Roth, ne se contente pas de raconter des histoires, mais "*se raconte dans l'histoire. La sienne, et celle, plus vaste, du monde dans lequel il vit.*"

Au service d'une mise en scène inventive et d'une interprétation brillante et protéiforme, il faut enfin signaler - qui nous impressionne avant même le début du spectacle - un décor d'une ingéniosité remarquable: comment faire vivre une piscine en trois dimensions sur une scène plane? Allez-y voir, c'est (comme dirait mon petit-fils) *génial!*

\*Il faut saluer le choix du metteur en scène:le protagoniste à lui seul suffit à faire naître tout un univers relationnel.